

PROLOGUE

Le Grand Avertissement

Ma mère m'avait prévenu :

– S'il arrive quoi que ce soit à cause de ce... cet... ce...

– Il s'appelle Sylvain, ai-je coupé, avant qu'elle ne commence à insulter mon nouvel ami.

– Sylvain! a répété l'auteure de mes jours, les yeux au ciel. Comme si c'était un nom à donner à ce... cet... ce...

Sa mâchoire s'est mise à trembloter, l'empêchant de finir sa phrase. On aurait dit un disque rayé coincé dans le lecteur.

– Ce... ce... ce... ce... ce...

– *Boaedon fuliginosus*.

– Hein ? a fait ma mère, avec le regard égaré d'une personne qui se réveille après une séance d'hypnose.

– *Bo-ae-don fu-li-gi-no-sus*, ai-je articulé lentement pour l'aider un peu.

Il paraît qu'en vieillissant, nos neurones travaillent moins bien. J'ai parfois l'impression que ma mère est très précoce, côté cerveau. J'ai répété, pour être aimable :

– *Boaedon fuliginosus*. C'est le nom latin. En français courant, on l'appelle serpent des maisons africain.

– Des maisons afriCAINES, a cru bon de rectifier ma mère.

La pauvre femme est enseignante. Elle trouve un grand réconfort dans l'accord du participe passé et autres futilités de la grammaire. Quand elle est nerveuse, elle récite des tableaux entiers de conjugaison pour se calmer. Difficile de croire que je suis son fils.

– Non, maman. C'est le serpent qui est africain. Pas les maisons. Enfin, les maisons aussi, j'imagine, mais là, c'est de serpents dont on parle, pas d'architecture. Si tu préfères, on peut dire serpent africain des maisons.

– Je préférerais qu'on n'en parle pas du tout, a-t-elle marmonné en agitant la main devant son visage, comme si elle manquait d'air.

Pendant un moment, j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. Mais elle a brusquement cessé de faire le ventilateur manuel pour me demander, ses yeux exorbités touchant presque les vitres de ses lunettes :

– Il y a vraiment des gens, là-bas, qui vivent avec des serpents en liberté dans leur maison ?

– Pas forcément dans les maisons. Dans les villages africains, les *boaedon fuliginosus* sont tolérés près des habitations parce qu'ils débarrassent les alentours des rongeurs.

– Mon dieu, a murmuré ma mère, en reprenant son autoventilation. Des rats, des serpents, des insectes géants qui tournent autour des maisons. Rappelle-moi de prendre mes vacances en Alaska.

Il faut dire que ma mère est prête à appeler les pompiers dès qu'elle aperçoit une araignée. On peut difficilement la qualifier d'amie des bêtes. Animalophobique serait plus approprié. Quoique pas mal plus difficile à prononcer... Bref, elle a inspiré profondément et a continué :

– Bon, j'espère que c'est clair, Patrick. On n'est pas en Afrique, ici, et il n'y a pas de rongeurs à chasser. Alors, ce...

– Sylvain.

– Ce Sylvain, a-t-elle répété à contrecœur, doit rester en TOUT temps dans son bocal...

– Terrarium...

– C'est ça. Et s'il arrive quoi que ce soit...

– Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive, maman ? Ce n'est quand même pas une bête féroce ! C'est un tout petit serpent ! Je l'ai lu sur Internet, c'est un animal attachant, doux et sensible...

Ma mère a fait celle qui n'avait pas entendu. Elle a repris où elle avait laissé :

– S'il arrive quoi que ce soit... S'il s'enfuit, si un des locataires de l'immeuble a lieu de s'en plaindre, s'il effraie quelqu'un, et moi la première, je... je...

Elle s'est immobilisée, l'index en l'air, pendant quelques secondes, laissant planer le suspense sur la sentence qui allait s'abattre sur moi en cas de faute. Puis, elle a lâché dans un souffle :

– Je t'envoie en pension au collège des Bois-Noirs !

J'avoue que j'ai avalé ma salive de travers. Le collège des Bois-Noirs, c'est un peu le goulag scolaire. Un camp de concentration pour élèves. Une prison

à sécurité maximale dont personne n'est jamais revenu indemne. Pas question là-bas de pédagogie moderne avec des tableaux interactifs. Oh non ! Ils utilisent les méthodes mises au point par Charlemagne qui, paraît-il, ont fait leurs preuves sur le grand-père de mon arrière-grand-père : les plumes à l'encre, les culottes courtes, les douches à l'eau glacée et le gruau. La voix chevrotante, j'ai lâché :

– C'est une blague, maman ?

– Pas du tout, Patrick, a-t-elle rétorqué. Je n'ai jamais été aussi sérieuse.

Dans le silence lourd qui a suivi, j'ai bien compris qu'elle n'entendait pas à rire. Et qu'elle mettrait sa menace à exécution si jamais le pire arrivait.

Mais comment pouvais-je savoir que le pire allait arriver ?

CHAPITRE I

un cadeau emballant

Si je rédige ces quelques lignes aujourd'hui, c'est pour le bien de l'humanité. Peut-être que mon expérience pourra aider les générations futures à éviter le piège dans lequel je suis tombé. Mon message doit être entendu : méfiez-vous des imprévus !!! Et aussi des adultes qui veulent vous aider.

J'espère que, grâce à mon témoignage, des garçons de mon âge auront la chance d'avoir une vraie jeunesse. Pas de connaître l'enfer avant le jour de leur mort, comme c'est mon cas.

De plus, je ne perds pas espoir de convaincre ma mère que tout ça n'est pas de ma faute. Que, dans cette histoire, je suis une victime, moi aussi. Peut-être que l'os de jambon qui lui sert de cœur s'attendrira une fois qu'elle comprendra par quels tourments je suis passé. Et qu'elle me sortira du cachot communautaire dans lequel elle m'a jeté, me faisant mener une vie de martyr étranglé à cœur de jour par une cravate rayée.

Arrivons aux faits.

Sylvain est apparu dans ma vie un jour de novembre. (Dans le documentaire qu'on tournera sur moi après mon agonie précoce dans le dortoir humide de ce collègue maudit, il y aura une douce musique de flûte qui accompagnera cette scène d'introduction.)

C'est mon parrain, oncle Bernard, qui me l'a offert pour mon anniversaire. Oncle Bernard est le jumeau de mon père. Physiquement,

ils sont en tout point identiques. (Enfin, je n'ai jamais vérifié tout, tout, tout, partout, partout, partout, mais je présume que leurs foies et leurs poumons se ressemblent aussi...)

En ce qui concerne le caractère, par contre, ils sont diamétralement opposés. Mon père, qui est concierge dans l'immeuble où habite notre famille, est doux et calme, alors que mon oncle Bernard, qui est agent d'immeubles, court toujours d'un rendez-vous à l'autre. Mon père peut réparer n'importe quel objet cassé, alors que son frère a de la difficulté à attacher ses lacets sans les briser. Mon père est d'une lenteur à faire perdre patience à un escargot, tandis que mon oncle règle tout en deux coups de cuillère à pot. C'est peu de dire qu'ils sont complémentaires. On pourrait aisément les appeler Pile et Face s'ils ne s'appelaient pas déjà Bertrand et Bernard. (Non, ne riez pas. Ma grand-mère pourrait mal le prendre...)

Mais descendons de mon arbre généalogique pour revenir à mon brave Sylvain. (Qu'Apopis, le dieu-serpent égyptien, veille sur lui où qu'il soit...)

C'était donc un jour de novembre. Le 16, pour être plus précis. Jour qui marque mon arrivée sur cette planète. Non pas en soucoupe volante, mais par les voies naturelles à l'hôpital Sainte-Mère-de-Dieu-du-très-saint-nom-de-la-Rédemption-éternelle.com. (Je ne suis pas sûr du .com.) C'était donc mon anniversaire. Ma mère était encore à l'école puisque, comme c'est le cas une année sur deux à cette date, c'était le jour de la rencontre de parents pour la remise du premier bulletin. Elle nous avait prévenus qu'elle ne serait pas de retour avant 20 heures. Mon père était parti réparer l'évier du 302. Il est toujours bouché. Le locataire qui habite cet appartement est un peu détraqué. Il croit qu'il doit nourrir son évier pour ne pas que celui-ci le morde.

Bref, j'étais seul, en train de faire un devoir de mathématiques, quand mon oncle Bernard est débarqué chez nous avec un paquet. Pour tout dire, c'était le plus gros paquet que j'aie jamais reçu, Noël, Pâques et anniversaires confondus.

Il l'a laissé tomber sur la table de la cuisine, qui a gémi sous son poids.

– Ouh ! C'est pas léger, tout ça ! a-t-il râlé en remplaçant ses vêtements fripés.

